

Pages de journal

G. P.

Volume 37, Number 2, 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103659ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103659ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

P., G. (1969). Pages de journal. *Assurances*, 37(2), 132-164.
<https://doi.org/10.7202/1103659ar>

Pages de journal

par

G.P.

Pendant des années, j'ai livré au lecteur mes travaux sur les assurances; sujet grave qu'on ne peut traiter à la légère. Me pardonnera-t-il de lui apporter maintenant ces pages où les souvenirs viennent un peu tumultueusement, comme ils se présentent ? Je l'espère, car ainsi s'établira entre nous d'autres liens, bien différents, mais non moins valables.

132

À Sainte-Adèle¹ et autres lieux

J'ai reçu de Victoria un journal, qui a consacré un article à mon oncle Henri Dalpé-Parizeau. L'oncle Henri a eu une vie laborieuse et aventureuse. Au début du siècle, il a parcouru le pays d'est en ouest, à certains moments en raquettes, avec des Indiens et des traînes sauvages tirées par des chiens. Le soir, il creusait un trou dans la neige, avant de monter sa tente. Il a vécu dans des régions et sous des climats durs: de la Baie d'Hudson — où il a démontré, pour le compte du gouvernement fédéral, que Fort Churchill devrait être le terminus du chemin de fer de la Baie d'Hudson — au lac Supérieur où il a fait naufrage et à la côte du Pacifique, où il dirigea les travaux topographiques et hydrographiques du gouvernement canadien. Il y a commandé un bateau où il menait la vie chanceuse du marin. Une de ses fonctions était d'établir la carte des fonds: chose qui comporte des risques comme l'avenir devait le démontrer. Pendant la guerre, il put rendre les plus grands services à la marine canadienne.

Avant de recevoir cet article, je connaissais certains détails sur l'oncle Henri. Je savais qu'il était entouré du respect des marins et des officiers de marine — dont il avait formé un grand nombre. On vient de reconnaître son mérite en nommant un bateau du gouvernement « H.M.S. Henri Parizeau ». On ne lui avait pas accordé un poste à Ottawa, avant sa retraite. Au fond, il a peut-être été plus heureux ainsi, dans sa maison de Victoria où il cultivait ses fleurs avec amour. Tout n'a pas toujours été agréable pour lui dans le milieu très britannique de Victoria.

¹ Le calendrier liturgique ne reconnaît pas Sainte Adèle, patronne de ce petit village où chaque *week-end* réunit les mêmes gens, venus y chercher la paix, la vie mondaine ou sportive selon leur âge, leur caractère ou leurs goûts. Larousse en cite deux, cependant. L'une — fille de Daqobert II — a été abbesse, près de Trèves; l'autre épousa Baudouin IV, Comte de Flandre. C'est plus qu'il n'en faut pour nous consoler d'une liturgie dédaigneuse.

Il me le confia un soir qu'il était venu rendre visite à mon père et que je l'avais amené prendre un verre à la maison vers onze heures: le « night cap » qu'il ne refusait pas. Je me souviens comme notre conversation avait été agréable dans ce salon de l'avenue Glencoe où nous étions depuis quelques années.

L'oncle Henri avait été décoré pendant la guerre, comme ma femme, pour les services rendus au Canada et à l' Empire. Nous avons appris qu'il venait de l'être un jour que, dans la basse ville à Québec, nous faisons le plein d'essence. En attendant, dans le journal, ma femme lisait la liste des nouveaux décorés. C'est à ce moment-là qu'elle aperçut le nom de l'oncle Henri et, tout au-dessous, le sien. Que de plaisanteries nous avons faites autour de cette décoration qui tombait du ciel britannique, sans que ma femme s'y attendît. Dans notre famille, nous ne nous sommes jamais pris au sérieux. La moquerie, la taquinerie étaient constantes. L'ironie est l'arme des faibles, avais-je coutume de dire. Et ce faible, c'était moi naturellement.

133



Aujourd'hui, il fait un temps de chien à Québec. C'est tout à fait le coup de nordais: de la neige, de la grêle, de la pluie et un vent à arracher les feuilles de cuivre qui recouvrent la toiture du Château Frontenac. J'y suis arrivé tout à l'heure, après être descendu du rapido qui était à temps malgré la tempête. J'ai heureusement pris le train, au lieu de l'avion demain matin. Déjà ce soir, tout est arrêté à Dorval et à l'Ancienne-Lorette.

En passant devant le cinéma, tout à l'heure, j'ai vu qu'on annonçait « I, a Woman ». J'ai été tenté un moment d'y entrer, mais le temps est si mauvais que je reste au chaud: réflexe du vieil homme que l'érotisme ne peut attirer suffisamment pour lui faire mettre de côté son confort. Petite nature, disait ce Français qui, à New-York, jugeait son voisin, endormi au beau milieu de « Ét Dieu créa la femme » qui, à l'époque, nous avait paru si audacieux. Malgré les appâts de Brigitte Bardot, l'autre ronflait. Et moi je n'ai pas le courage de mettre le nez dehors, même pour voir ce film qui a bouleversé la police de Montréal. Défendu à Ville-Marie, il est montré dans la périphérie ou à Québec. Ainsi, l'on revient à cette farce d'il y a plusieurs années. À Québec, on défendait la danse, mais on ne s'y objectait pas à Montréal. Pêché dans une ville et absence de faute dans une autre, c'était lamentable. En ce moment, on va à l'extrême. Tout ce qui paraissait affreux autrefois

ou faute grave, n'est plus que peccadille, chose déplorable, ou même acceptable pour beaucoup: ce qui ne veut pas dire que défendre la danse n'était pas la chose la plus sotte qui fût. Ma femme a raison de dire qu'elle préfère voir sa vie derrière elle que devant.

134

Cela me rappelle une autre farce, mais cynique celle-là qui s'est jouée à Québec vers 1930, je crois. X venait d'écrire un livre qui avait fait scandale dans Landerneau: les notables se sentant visés dans leur vie privée. Sur les entrefaites, un ministre s'intéresse à l'auteur. Il veut le caser quelque part au gouvernement. Tout naturellement, il songe à le diriger vers la bibliothèque de l'Assemblée législative puisque, s'il écrit des livres, il doit s'intéresser à ceux des autres. On n'était pas encore rendu au point de demander au conservateur d'une bibliothèque de connaître son métier. La nouvelle causa un grand émoi dans le clergé local: un libre penseur parmi les livres! C'était un peu comme les mousquetaires au couvent. Qu'à cela ne tienne. À la statistique, il y a M, qui connaît un peu la statistique, s'intéresse peu aux livres, mais agace le premier ministre avec des articles que ce dernier n'aime pas. Il ne peut empêcher M d'écrire parce que celui-ci relève d'un autre département, où on ne demande qu'à l'ennuyer. M statisticien va donc à la bibliothèque qui relève du premier ministre. Il est jugulé. Quant à X, il va aux statistiques. Il n'y entend rien, mais la morale est sauve.

Et c'est ainsi que X écrivit « Les demi-civilisés » et que, trente ans plus tard, un autre auteur écrira « Les écœurants ». Tous deux étaient mûs par un profond dégoût du milieu et des gens en place.



J'ai apporté à la maison récemment les « Mémoires d'un artiste canadien », par Edmond Dyonnet et « Napoléon Bourassa, artiste canadien-français ». Le livre est de sa petite-fille, Anne Bourassa, fille d'Henri.

Il est intéressant de voir comme, petit à petit, paraissent des mémoires ou des études qui permettent de reconstituer une époque. Dyonnet raconte ses souvenirs, en un texte simple, dépouillé de tout métier, mais dans lequel défilent des hommes dont on apprend le caractère, les réactions devant les faits, les éléments ou les autres hommes. C'est ainsi qu'on peut reconstituer une époque à travers les témoignages de ceux qui l'on vécue.

Edmond Dyonnet était un excellent portraitiste. Il a peint le docteur de Lotbinière Harwood et mon père pour la collection des doyens de la faculté de médecine. Les deux toiles s'y trouvent actuellement. Pour la pose, mon père a dû aller fréquemment à l'atelier de l'artiste. Il en était profondément ennuyé, comme le révèle la tête que lui a faite Dyonnet.

Le livre d'Anne Bourassa est intéressant parce qu'il résume une vie, une époque et un milieu, qui ont marqué dans l'évolution de nos gens.

Marié à la fille de Louis-Joseph Papineau, Napoléon Bourassa s'est trouvé à vivre dans une famille très intéressante. Par contre-coup, il s'est trouvé bloqué dans beaucoup de ses initiatives par les ennemis politiques de son beau-père. Il aurait souhaité décorer les nouveaux immeubles de l'Assemblée législative. S'il parvint à faire passer son poulain, Philippe Hébert, pour les sculptures, son nom ne fut pas retenu pour les fresques, à une époque où les « Bleus » étaient au pouvoir et où il n'était pas de bon ton *d'encourager* les autres qui étaient de *l'autre bord*. Heureusement pour lui, il avait hérité de son beau-père et il pouvait vivre convenablement. Il créa dans une certaine mesure l'enseignement du dessin à Montréal. Il fut assez bien accueilli par le clergé qui lui commanda des toiles mal payées, mais qui créaient en lui l'indispensable feu sacré et l'occasion de travailler.

135

Écrits ou non par des contemporains, tous ces livres s'ajoutent aux lettres et aux travaux intimes de ceux qui ont vécu dans le passé. Malheureusement, en détruisant les écrits du défunt, les héritiers empêchent souvent les historiens de mieux comprendre les temps qu'ils veulent décrire. Ce n'est pas par les seuls faits et les événements politiques, diplomatiques ou militaires que l'on peut présenter une époque. C'est aussi par la réaction intime des gens. Or, on ne la comprend que si l'on veut bien ne pas jeter leurs écrits aux quatre vents.



L'année nouvelle a commencé à minuit. J'ai 69 ans. Il fait froid et humide dehors, je me sens sans idée, un peu enrhumé. Bref, l'année ne débute pas trop bien. Heureusement, tout à l'heure, les enfants viendront avec leurs mioches peupler notre solitude. Il y aura aussi notre belle-fille, avec sa torsade noire et son sourire charmant: petit bout de femme, mais qui a tenu tête aux contestataires à l'École des Beaux-Arts. Elle a épaulé ceux qui, finalement, ont voté contre l'occu-

pation et l'autogestion à l'École, ces folies qui se traduisent par des dégâts matériels, un trimestre presque entièrement nul pour les élèves, une diminution de prestige pour les professeurs qui ont perdu la face auprès des élèves, du gouvernement et du public, un directeur qui s'est défilé. Si, encore, on pouvait espérer qu'il en sorte quelque chose sous la forme de modifications heureuses de l'enseignement. Celui-ci ne peut être aux Beaux-Arts ce que sont les méthodes ordinaires. Il y a un élément de création individuelle, d'imagination, qui fait qu'un dessin, une peinture, une gouache traduisent la personnalité de celui qui l'a fait, une fois les règles apprises. Elles ne sont pas multiples. L'essentiel doit venir du sujet lui-même: étudiant à tous les niveaux. Quand l'artiste est formé, il doit se débarrasser des influences qui l'ont dominé. Aussi bien que le romancier, l'écrivain et l'historien, il doit être lui d'abord, plus encore que les autres. S'il ne l'est pas, il sera un sous-Pellan, un sous-Lemieux, un sous-Riopelle, un sous-Picasso, parce que chacun d'eux l'aura influencé. Et c'est pourquoi tant que le métier n'est pas acquis, il faut travailler avec d'autres. Plus tard, il est nécessaire, sans tout rejeter, de chercher et de trouver si l'on veut être autre chose qu'un copiste. C'est cela surtout je crois, que les meilleurs éléments ont voulu faire entendre au cours de l'occupation de l'École. C'est bien, si l'on veut, mais tout cela a été fait dans un bien mauvais esprit, orchestré par d'autres et en s'apant tout, sauf le goût du désordre et de l'inconduite. Plus je fais la révolution, plus je fais l'amour et plus je fais l'amour, plus j'aime la révolution, a-t-on dit ailleurs en substance. Ce qui est troublant, c'est que là comme au Mexique, comme en France, en Angleterre et aux États-Unis, la contestation prend les mêmes aspects, se déroulant suivant le même schéma, comme si tout était orchestré d'un même endroit. Peut-être aussi les journaux, la radio et la télévision par la répétition des mêmes idées et des mêmes images sont-ils le ferment qui fait éclater la pâte.



Dans « Le Devoir », on donnait il y a quelque temps le compte-rendu d'une conférence donnée par M. Fernand Dumont de Québec, aux journées intitulées « Interprétations », à l'Université de Montréal. Professeur à l'Université Laval, M. Dumont est considéré comme l'un des sociologues les plus en vue au Canada français. Il juge que les contestations récentes des étudiants sont une réaction contre l'autorité du père: celle de l'éducateur, du chef, du dirigeant étant dans le même

esprit. « Ce qui est particulièrement difficile aujourd'hui pour les pères, a-t-il noté, c'est de trouver une zone de perméabilité qui se situerait entre l'affectivité et la camaraderie, entre la transmission de la tradition et l'autorité et qui permettrait de nouer des relations nouvelles avec les enfants. » Cela me ramène vingt-cinq ans en arrière quand j'ai accepté d'étudier pour l'École des Parents les relations du père et du fils en affaires. Je le faisais d'abord pour moi, étant sûr que, tôt ou tard, j'aurais à faire face au problème. En écoutant quelques passages, ma femme m'a dit avec son esprit pratique ordinaire: « Tu vas passer par-dessus la tête de tout le monde. » Et moi, superbement, de lui répondre: « Cela m'est égal. Ce que je cherche, c'est avant tout de savoir ce que je pense du sujet. » J'enverrai un exemplaire de mon texte à Fernand Dumont, qui est mon collègue à la Société Royale du Canada. Peut-être l'intéressera-t-il de voir que déjà, il y a un quart de siècle, j'étais préoccupé de ces difficiles relations entre le père et ses fils. Il s'agissait d'un domaine particulier et restreint: celui des affaires, mais j'y retrouvais, je crois, toutes les préoccupations actuelles d'influence morale, de dialogue, de rapprochement, d'esprit de camaraderie. C'était en somme l'application à un cas pratique de données générales qui sont devenues d'actualité.



Je n'ai pas écrit depuis quelque temps. Ce ne sont pas les sujets qui manquent, mais simplement le temps et le goût. Il est curieux de voir comme, à certains moments, l'esprit se refuse à tout effort et, à d'autres, les idées et les mots viennent tumultueusement. À tel point que l'écriture à ce moment-là est heurtée, difficile à comprendre. C'est ce que je constate en relisant les pages de certains jours.

Jeudi soir, ma femme et moi sommes allés voir les Ballets du Vingtième Siècle que dirige Maurice Béjart, au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. Celui-ci a une troupe vraiment remarquable, comme l'esprit qui y règne. Jeunes, très jeunes, les éléments qui la constituent travaillent dans une ambiance extraordinaire, sans décor, sans costume autre que les collants. Au début, on est un peu dérouté, mais rapidement, on entre dans le jeu et l'on admire sans réserve ou parfois avec un peu d'ennui quand le spectacle s'allonge un peu trop. Ce soir-là, on donnait « des fleurs, des couronnes », puis, « la nuit obscure », puis, enfin, « le sacre du printemps » — version Béjart, très dépouillée, extraordinaire exemple de danse pure, sans sacrifice aucun aux goûts ordinaires du public.

Après le second spectacle, il y eut des « bou ! » assez nombreux, à travers l'enthousiasme un peu excessif d'une assistance qui souvent exagère. Un jeune homme s'est levé dans l'orchestre et a dit à haute voix : « Bande de crétins ! », sans qu'on sache à qui cette amabilité s'adressait. Une fille à l'air un peu hagard s'est mise à protester à pleine voix. Il y avait longtemps que, dans le milieu bourgeois et conventionnel de la Place des Arts, on n'avait pas entendu pareille et aussi libre expression d'opinions contraires et violentes. Règle générale, l'enthousiasme est de mise, comme le smoking et les robes longues des gens invités à une réception après le concert.



J'ai quitté Paris récemment après être allé, un soir, à l'Opéra. On y donnait un ballet de Roland Petit qui s'appelle, je crois, « Notre-Dame de Paris ». On y présente les personnages qu'a créés Victor Hugo, de la très belle et charmante Esméralda au bossu. Décors, costumes (de Yves St-Laurent), musique, chorégraphie, grâce des danseurs, tout cela est digne d'un palais Garnier rénové, où la danse connaît des aspects nouveaux. Heureusement, car ces petits pas de « Don Quichotte », donnés en guise de lever de rideau, étaient conventionnels et sans intérêt.

Comme ce plafond de Chagall est beau ! Et, dans sa fantaisie, comme il ne dépare pas cette salle d'un autre âge, où tout est conventions et lourdes décorations qui ont paru si gracieuses à l'époque de Napoléon III et d'Eugénie de Montijo.

Je suis allé également à la salle Pleyel entendre un concert donné par l'Orchestre de Paris. Celui-ci voulait rappeler le souvenir de Charles Münch, qui avait réuni tous ses membres dans l'intention d'en faire un grand ensemble, digne des prestigieux orchestres d'Amérique. Il a remarquablement réussi. C'est en le présentant aux Américains, que Münch a été frappé d'une trombose qui lui a été fatale. L'orchestre donnait, ce soir-là, entre autres un très beau concerto de Dvorak pour violoncelle et orchestre. À la sortie, j'ai acheté le disque, gravé en Russie, et que l'on vendait au prix de propagande de 10 francs. Il n'y a qu'en pays communiste que l'on puisse oublier le coût de revient. Mais au fond, n'est-ce pas la meilleure manière de faire valoir sa culture que d'en mettre les manifestations à la disposition des masses ? J'ai constaté la même chose l'autre jour à la Librairie Flammarion, où l'on offrait pour 65 cents des textes de Mao. Là également, l'intention de propagande était très nette, car la plaquette était bien présentée.



À la fin de l'année dernière, on a voté en Chambre, au milieu de la plus grande apathie, la loi du divorce, une loi permettant le mariage civil et, enfin, une loi supprimant le Conseil législatif. Ainsi la société québécoise se transforme sans heurts, comme s'il s'agissait de mesures d'importance secondaire. Qu'une assemblée, formée en grande partie de catholiques pratiquants, autorise une procédure de divorce et en accepte l'idée sans protester, cela semble étonnant. Évidemment, le Concile Vatican II a créé un état d'esprit prêt à accepter presque tout. Mais l'étonnant, c'est que dans la province de Québec on se prête à une pareille évolution à peu près sans remous. Cela tient vraiment de l'extraordinaire... car personne ou presque personne n'a protesté. Il semble qu'en ce moment, il suffit d'affirmer, d'oser et chacun s'incline. En écoutant le prêtre, parlant du haut de la chaire dans ma paroisse, récemment, j'avais l'impression que l'opinion catholique se trouve devant une force énorme à laquelle elle ne semble pas pouvoir ou vouloir résister. L'autorité morale cède partout, même dans les Communautés religieuses. Chez les Jésuites, chez les Dominicains, le recrutement a presque cessé. Dans les milieux de l'enseignement, on se réjouit de voir qu'on a pu ramener les élèves à l'école sans avoir recours à la police et au risque de matraquage, mais on n'a rien réglé. L'autre jour, on a annoncé qu'au cours de l'assemblée réunie à l'aréna Paul Sauvé pour voter sur le retour au travail, des grévistes sont entrés dans la salle et ont renversé les urnes. Pourquoi ? Sans doute pour empêcher le vote, mais aussi pour ne pas influencer celui qui devait être pris à Québec, le soir même. Il y a de la pègre là-dessous ou tout au moins des mœurs qui se rapprochent de ses habitudes. Partout, on menace l'autorité. Celle-ci se défend bien mal. Elle recule presque à tout coup. Le syndicat avait annoncé une enquête. Il n'a encore rien fait.

139



Il faut dire que la situation n'est pas facile. Ainsi, à Sir George Williams University, boulevard Dorchester, des étudiants ont occupé l'immeuble et ont tout saccagé dans deux étages. Et cependant, comme on y est bien installé. Un professeur de ma connaissance m'a dit familièrement il y a quelque temps: « Nous avons demandé la lune au gouvernement, il nous l'a donnée, alors que nous nous serions contents de la moitié ». C'est dans ce décor que les occupants ont brûlé, saccagé tout ce qui leur est tombé sous la main. Ils ont presque entièrement détruit l'installation d'ordinateurs: ces machines extraordi-

naires, délicates, qu'on ne peut traiter à coup de hâche, de marteau ou de barre de fer sans y causer d'irréremédiables dégâts. Mais ce qui est pire, c'est que les étudiants se sont aussi amusés à déchirer, à détruire ou à abîmer la documentation, en la lançant par la fenêtre. Tout cela relèverait plus de l'instinct de destruction que de la volonté arrêtée d'atteindre un but précis, s'il n'y avait des témoignages bien troublants. Les tribunaux et le gouvernement fédéral décideront des sanctions. Il y a en effet deux aspects au problème: les dégâts causés, mais aussi l'origine de beaucoup d'entre ceux qui les ont faits. Quand on reçoit une bourse pour étudier dans une université, on devrait se garder de détruire quoi que ce soit parce qu'on n'aime pas les opinions d'un professeur. Quand on est invité à suivre des cours dans une université étrangère, aux frais de ses hôtes, on devrait avoir la décence de ne prendre part à aucun mouvement subversif. Si on n'est pas satisfait du milieu, qu'on retourne simplement chez soi. Là on pourra y faire tout ce qu'on voudra, sans que nous n'ayons rien à redire.



Ce matin dimanche, j'ai mis sur le phono un disque Trianon que j'aime beaucoup. Ce sont les moines du Scolasticat de Chevigny qui chantent la liturgie pascale. C'est une très belle, très simple version, qui crée une extraordinaire atmosphère de paix qui me plaît. Chose curieuse, ma femme ne partage pas mon goût. Elle a peine à croire que, pour mes obsèques, j'insiste pour qu'on donne du chant grégorien, venu de si loin en arrière et que gardent précieusement les moines dans leur monastère. J'aimerais, je l'avoue, qu'on entende du plain-chant au lieu de ces ritournelles que veut la liturgie nouvelle, en pleine évolution et qui n'est pas encore au point. Pas plus d'ailleurs que les prières qui, traduites, ont perdu leur mystère et leur charme pieux.

Dans ma chambre de vieil homme, je suis entouré de souvenirs du passé. Ce médaillon de mon père fait par Philippe Hébert à une époque où il fréquentait l'atelier que le sculpteur avait à Paris, au moment où il faisait fondre les statues qu'il destinait à l'Assemblée législative à Québec. J'ai hérité aussi de mon père cette statue qu'Hébert a intitulée « Le massacre de Lachine ». Une femme fuit devant l'Iroquois, emportant deux mioches sortis du lit en hâte. De mon père aussi, je tiens cette belle statue du Sacré-Cœur faite par Henri Hébert, fils de l'autre. C'est en plus petit la reproduction de celle qui se trouve devant l'église de Saint-Henri. Le geste des bras ouverts est ample et accueillant.

Pourquoi faut-il qu'Henri soit venu trop tard dans une société qui rejetait le sculpteur et trop tôt pour bénéficier d'une collaboration nouvelle entre l'architecte et l'artiste? La conception de la sculpture est bien différente maintenant. Elle va de celle de Moore, qui tronçonne une femme en trois comme une statue trouvée dans un chantier ancien, à celle d'Archambault non-figurative et symbolique, de Roussil, hanté par le sexe, à Vaillancourt dont les œuvres font protester les vieilles gens et hurler d'enthousiasme les jeunes, pour qui le beau doit d'abord être différent et choquer.

Dans un autre coin de la pièce, il y a le sonnet de Plantin intitulé « Le Secret du Bonheur », rapporté d'Anvers il y a bien longtemps comme, jeune secrétaire de la délégation canadienne, je revenais de La Haye où, à nouveau, les délégations européennes « had agreed to disagree ». Puis, à côté, un petit Calot acheté de Jean Désy à une époque où, se préparant à quitter Montréal pour le ministère des affaires étrangères, il bazarrait tout ce qu'il avait accumulé chez son père, rue Ontario. Il y a aussi un bois de Lebedef tiré d'une édition de Maria Chapdelaine, parue chez Fayard, puis une très belle eau-forte de Clarence Gagnon. Je préfère ses gravures sur cuivre à ses peintures qui, même si elles sont très bien cotées, ne m'ont jamais beaucoup intéressé. Au point que je n'ai pas voulu acheter l'édition de Maria Chapdelaine parue aux Editions Mornay, en 1933; ce en quoi j'ai eu tort. Elle se vendait à l'émission \$125.¹ Elle en vaut maintenant \$400. paraît-il. Faut-il noter ici que les livres canadiens ont pris beaucoup de valeur depuis quelques années? Ainsi, l'autre jour, un libraire m'a demandé froidement \$15.00 pour une mince brochure que Faucher de Saint-Maurice a consacrée à l'Empereur Maximilien, dix ans après être allé s'engager dans ses armées au Mexique. Même si je m'intéresse à Faucher, je ne suis pas prêt à payer ce prix pour une œuvrette que j'ai déjà consultée à la Collection Gagnon.

141

Près de ma table de travail, il y a une petite toile de Louise Gadbois, qui rappelle Les Éboulements, où nous avons passé de si agréables vacances en face de l'Île aux Coudres. C'est de là que Pierre Perrault a tiré tant de ses films avec l'aide de braves gens qui ont le sentiment d'être d'un monde à part. Certaines années, nous retrouvions Louise Gadbois aux Éboulements chez Madame Dumais, qui avait su créer autour

¹ Une autre édition parue chez Delagrave en 1916, vaut actuellement paraît-il \$625.00. A l'émission le prix était de \$1.25. Ce qui explique son coût actuel c'est qu'en 1917 les exemplaires destinés au Canada ont coulé avec le bateau qui les transportait, me dit-on.

d'elle une atmosphère charmante, dans un pays splendide. Il y a aussi une bien curieuse assiette d'étain à côté de cette petite toile évocatrice de moments heureux. Je l'ai rapportée de Paris en 1923, après la tournée du Train-exposition. Je l'ai trouvée rive gauche chez une marchande d'objets d'art. Elle avait été exposée aux arts décoratifs un an plus tôt. Dans ma candeur naïve, j'ai laissé la marchande reproduire l'assiette avant qu'elle me la livrât. Je ne me sentais pas capable de m'y opposer au prix que je l'avais payée.

142

Que dire, enfin, d'un assez beau dessin de Dallaire, qui se trouve là également ? Celui-ci est revenu à Hull après avoir passé quelques années à Paris. Il est rentré en forme et prêt à produire, même si, fait prisonnier par les Allemands pendant la guerre de 1939, il avait été envoyé dans un camp de prisonniers civils. Dallaire fut probablement un des artistes canadiens les plus malheureux de son époque, à cause du milieu où il vivait. Il s'y sentait perdu, je crois, car ni à Hull, ni même à Ottawa, on n'avait encore créé l'ambiance actuelle avec les universitaires et les hauts fonctionnaires du gouvernement fédéral, dont beaucoup ont été très bien choisis. Il y a actuellement dans ce monde restreint et, dans les deux universités, un nombre important d'intellectuels qui créent l'atmosphère d'un milieu enfin constitué. Il ne l'était guère quand Dallaire y vécut.

Le dessin de Dallaire est de 1951. Il y a aussi dans une autre pièce une aquarelle de lui qui, elle, date de 1946, moment où, je crois, l'artiste rentrait de Paris après être sorti du camp de concentration.

Tous ces souvenirs me viennent en écoutant cette liturgie du temps pascal, chantée par des moines à la voix sereine.



Je suis allé tout à l'heure à la messe de midi. Pour satisfaire tous les goûts, le curé donne une messe rythmée, appelée yéyé ou à gogo dans d'autres paroisses. La musique est fournie par un orgue portatif, deux guitares et un chanteur, entourés de hauts-parleurs. Au début, j'étais éberlué. Je ne pensais qu'à me livrer dans l'allée centrale à une danse tenant du petit pas ou de la frénésie nègre. Puis, je me suis habitué, en regrettant la liturgie d'autrefois d'où étaient bannis la musique trop chantante, comme « Minuit chrétien » et ce qui avait un aspect jugé trop théâtral. Quand je pense qu'à mon mariage, on s'est opposé à la musique de violoncelle que Germaine et moi souhaitions !

Mais l'église était remplie et, au moment de la communion, la moitié des assistants se sont rendus à la Sainte Table. Et personne n'a baillé. Cela ne vaut-il pas qu'on sacrifie les vieilles habitudes et la liturgie d'antan ? D'autant plus que ceux qui n'aiment pas cela n'ont qu'à venir à une autre messe plus conventionnelle. J'ose à peine dire qu'il y en a maintenant pour tous les goûts; ce qui est un autre indice de l'effort que fait l'Église pour s'adapter à d'autres temps et à d'autres désirs.



Pourquoi me suis-je souvenu l'autre jour de mes débuts, à ma sortie des H.E.C. en 1920 ? À l'automne, M. Léon Lorrain m'avait ouvert les portes d'une société financière, en intervenant auprès de la direction.

143

Mes premières armes furent modestes. On me mit d'abord au service des titres où j'étais censé calculer les intérêts. J'étais en face d'un gaillard qui ne cherchait que l'occasion de me prendre en défaut. Je la lui fournis rapidement. L'opération était simple, mais les tables m'affolaient quand je me sentais surveillé. Aussi ne donnai-je dès le début qu'une piètre idée de mes capacités. Le directeur du service français avait plus d'estime pour mes qualités. Je devins son secrétaire. Un jour qu'il brandissait un projet de lettre préparé par moi, pour le faire admirer par ses collègues, l'un d'eux lui fit observer une faute de frappe qui s'était glissée dans le texte. Et c'est ainsi que je débutai dans la carrière, moi qui, toute ma vie, ai eu le goût de l'exactitude et des choses bien faites. Comme quoi il faut être indulgent pour les débutants. C'est une leçon que je me suis rappelée après avoir pu prendre tôt la mesure de mon incompetence. Et cependant, j'avais un diplôme dont je n'étais pas peu fier. Entre les études mêmes brillantes et l'aptitude à agir, il y a souvent une différence qui ne s'atténue qu'avec les ans et la pratique des mêmes gestes et des mêmes opérations. Rapidement, j'en vins à avoir un respect limité pour les diplômes, seule comptant pour moi l'intelligence et ce qu'on en fait.

Voyage en Italie, avril 1969

Arrivés à Rome, mercredi, nous nous sommes adaptés assez vite à notre vie nouvelle. Pour G.B.P., c'est chose facile. J'ai plus de difficulté, car je garde instinctivement la nostalgie des occupations de tous les instants. Il me faut quelque temps pour adopter un tempo de vacance.

Nous sommes logés au sixième étage de l'Excelsior, dans une chambre qui donne sur les toits de la ville. Malheureusement, il ne fait pas bien beau. Il ne pleut pas, mais il fait grisâtre, humide. Sous cet éclairage, les monuments n'ont pas l'aspect coloré qu'ils prennent sous le soleil. Pendant que G.B.P. flânait dans les rues de Rome, je suis allé à Saint-Pierre, d'où est sorti le Pape transporté dans une Mercedes au toit mobile. Debout, il agitait les bras de façon un peu maladroite, comme de Gaulle, qui, gauchement, ne sait que faire des siens.

144

Un peu plus tard, j'ai vu à l'Église Sainte-Marie des Anges, le portrait du Cardinal Léger qui fait face à celui du Pape. Je crois que cette très vieille église est celle de notre Cardinal. Il a eu récemment le prix de la Banque Royale. \$50,000 tombent, ainsi, dans le fonds de ses charités. Ce qu'il faut y voir, c'est surtout la reconnaissance d'une œuvre qui, comme toutes les choses humaines, a bien des aspects. Dire que j'ai suggéré qu'il devienne membre d'honneur d'une société bien connue et qu'on m'a demandé d'attendre. Il me semblait que son geste de disparaître de la scène religieuse était admirable, au moment où son influence était dominante à Rome comme à Montréal. C'est cela et son œuvre que la Banque Royale a voulu reconnaître. En bons latins, nous avons cherché une autre explication à son départ. Nous avons pensé qu'il fléchissait devant l'effort, qu'il était découragé par tous les problèmes qui se posent actuellement dans le clergé comme parmi ses ouailles, déchaînées contre toute forme d'autorité. Il doit être affreusement pénible pour un vieil homme de voir sortir les meilleurs sujets de l'Église ou de la Communauté. Un Jésuite me disait récemment qu'il y a dix ans, sa promotion comptait trente sujets. Cette année, il y en a deux. Dans les communautés d'hommes ou de femmes, on quitte les cadres pour se marier. Il semble que ce soit le problème sexuel qui domine tous les autres. L'Église s'arc-boute dans une attitude négative qui dure depuis des siècles, même si en Hollande, aux États-Unis, en France et au Canada, on demande à grands cris un changement d'attitude qui, de l'extérieur, est bien troublant.



Le Jeudi Saint, j'ai assisté à la visite des églises, comme nous la faisons autrefois dans l'après-midi pour gagner des indulgences. Chez les jeunes, c'était un prétexte à arborer des toilettes printanières et à se rencontrer. Ici, ce n'est pas compliqué tant les églises abondent.

Ainsi, en allant au Collège Canadien, j'en ai vu quatre groupées autour de la Piazza de Quatro Fontane. Celle-ci est monumentale, mais il ne s'en échappe qu'un mince filet d'eau, à l'encontre des autres qui font de l'eau un usage somptueux. Le Collège était fermé, à cette heure tardive, mais des églises, sortaient ou entraient des gens pieux venus là pour prier et non pour se faire voir.

Le Collège Canadien est une grande maison aux plafonds surélevés et aux planchers de marbre, bien coûteuse à entretenir et à chauffer, me dit le Supérieur au nom irlandais, mais à la langue de chez nous. Il a dû être élevé dans le milieu canadien-français. Peut-être aussi sa mère était-elle francophone ! C'est la langue de la mère qui, généralement, prédomine dans un mariage mixte. Surtout si celle-ci est Irlandaise: le père cédant comme devant une force irrésistible. Dans bien des cas, il renonce en se disant que, pour ses enfants, ce sera plus facile d'arriver; ce qui n'est pas du tout certain car, pour réussir, il ne suffit pas de parler la langue dominante, il faut avoir d'autres qualités qui ne s'acquièrent pas avec la simple connaissance des mots.

145



Hier, je suis allé dans l'après-midi faire une promenade du côté de la Via Marcello, où se trouvent, en particulier, deux églises bien jolies qu'on m'avait indiquées. L'une est de rite orthodoxe catholique — Santa Maria in Cosmedin — que l'on est en train de restaurer et l'autre — Santa Maria in Portico — qui est, me semble-t-il, du plus pur style toscan. C'est en les visitant qu'on retrouve les influences subies par Ernest Cormier, en particulier dans l'église qu'il a construite à Montréal, à la sortie du pont Jacques-Cartier. La décoration y est médiocre, mais ce n'est sans doute pas sa faute, pas plus que pour cette chapelle du Grand Séminaire, à l'Université Laval.

J'aime beaucoup ces longues promenades que je fais seul généralement, ma compagne ayant le souffle un peu court. D'un commun accord, nous nous quittons souvent ainsi, chacun allant de son côté, quitte pour celui qui a vu quelque chose d'intéressant à le signaler à l'autre. C'est elle qui m'avait suggéré de remonter cette avenue Marcello où se trouvent les ruines du Théâtre Marcello et, en face, le Capitole qui surplombe la Roche Tarpéienne. Celle-ci n'est plus qu'un petit rocher pointu et revêtu de mousse verdâtre, depuis le temps qu'il ne sert plus à empaler ceux qui ont démérité.

Dans nos sociétés plus policées, on ne jette plus les gens du haut du rocher, on se contente de les mettre par-dessus bord, quand ils ont cessé de plaire aux électeurs ou aux puissants du jour. L'expression est restée, cependant. Mais qui la connaîtra encore dans la prochaine génération qui rejette le latin, comme un exercice inutile, encore plus que le grec ? Qu'on fasse fi de l'enseignement du grec, passe encore ! Mais le latin, à qui on a toujours demandé cette gymnastique intellectuelle, qui a formé nos gens ! Il sera curieux de voir ce que donneront les derniers programmes et les C.E.G.E.P. : ces centres nouveaux où enseignent des équipes rapidement formées, souvent insuffisamment, à qui on confie des jeunes, curieux, rouspêteurs et davantage capables de s'exprimer. Cynique, quelqu'un rappelait, l'autre jour devant moi, ce règlement du Ministère interdisant à un maître d'enseigner à des élèves ayant un nombre supérieur d'années de scolarité.

La génération nouvelle des C.E.G.E.P. arrivera à l'Université l'an prochain. Que sera-t-elle exactement ? Elle aura toutes les audaces. Je pense aussi qu'elle sera beaucoup mieux préparée à vouloir, à s'exprimer, à exiger. Cela est déjà quelque chose, pourvu que son effort ne se donne pas follement, au hasard des jours et de ses chefs. Ce qu'il faut craindre, c'est que son action soit désordonnée.

Il y avait dans le « Figaro littéraire » d'hier, un bien curieux article de Jacques Maritain sur la jeunesse et ses prérogatives. Il ne lui conteste pas son droit de vouloir ce qu'elle veut et comme elle le veut, même s'il déplore, comme tout le monde, la manière dont elle exige et dont elle aborde tous les sujets en ne les connaissant guère.

Jacques Maritain, c'est toute ma jeunesse, dont le souvenir me revient ici. Pendant et après la guerre, en particulier, il est venu souvent au Canada. Il remplissait la grande salle de l'Université d'un public fervent qui goûtait en lui, je le crains, plus le charme d'un verbe attrayant que la pensée hermétique du philosophe. Il est vieux, terriblement vieux à en juger par sa photographie; mais sa pensée s'est faite plus claire: pour moi tout au moins qui me perdais vite autrefois dans sa dialectique philosophale. Je le dis en toute simplicité, car j'ai atteint un âge où l'on admet plus facilement ses insuffisances et ses difficultés.



C'est au cours de cette promenade d'hier après-midi, que je suis passé de bien jolies églises toscanes à des temples païens, comme celui

de la Virilité. On y célèbre cette vertu de toujours, dont on a si peu parlé au XIXe siècle à cause de la pudibonderie victorienne, mais dont on abuse maintenant. Presque toutes les affiches de cinéma à Rome célèbrent le sexe, ouvertement et de façon un peu gênante. Vraiment on exagère ! Ainsi, devant le Collège Canadien, il y avait des affiches un peu trop évocatrices pour les jeunes clerics venus chercher à Rome autre chose que l'éveil ou l'exaspération des sens.

Après avoir remonté la Via Marcello, je suis allé au Capitole jusqu'à une terrasse d'où l'on aperçoit le Forum, reconstitué surtout, je pense, depuis que Mussolini a apporté à cette Rome immense et divisée ses directives précises.

147

Cette année, je me sens un peu paresseux. Je n'ai plus le courage de me lancer à toute vitesse derrière le guide qui explique tout, à la vitesse d'un ordinateur bien réglé. Je préfère savoir moins de détails, mais apprécier d'un regard d'ensemble les choses qui me plaisent. Que me chaut de savoir que Constantin, Dioclétien, Auguste ou César ont voulu ceci ou cela ? Je ne veux voir que ce qui est resté de leur effort. Obscurantisme ? Je ne pense pas. Simple défense de celui pour qui compte ce qu'il voit plus que ce qu'on lui dit.



Hier soir, vendredi Saint, je me suis rendu, au milieu d'une foule fantastique au Colisée où le Pape venait faire le chemin de croix pour rappeler le martyr du Christ. Je n'ai pas assisté à la cérémonie, me contentant de voir ce cadre admirable. On y avait disposé les stations, où le Pape devait se rendre, accompagné par les pénitents. Il y a là un aspect de foule suiveuse qui me déplaît. Mais quelle idée très belle que de rappeler les souffrances du Christ, là où les premiers Chrétiens ont été immolés.

Le spectacle était splendide. Les ruines éclairées par des phares puissants et, à l'intérieur, la lumière brune qui augmentait les teintes ocres de la brique intacte ou effritée.

À la sortie, comme un tramway passait, j'ai sauté dedans : j'y avais lu Basilica San Paolo. Allons ensuite à Saint-Paul-Hors-les-Murs, me disais-je dans ma candeur naïve. J'y suis bien allé, mais l'Église que j'imaginai ouverte et à peine éclairée par des cierges, un soir de Vendredi Saint, était fermée et triste comme un texte de Marcuse :

bible des jeunes générations qui y cherchent la justification de leurs attitudes négatives.



148

Ce matin, 5 avril, il pleut. J'écris en face d'une aimable femme qui lit le *Daily Mirror*, pour trouver les nouvelles qui lui sont nécessaires comme l'oxygène à ses poumons. J'ai beau lui dire que rien n'est à peu près faux autant qu'une *nouvelle*, elle s'en moque, ayant gardé, malgré les ans, la curiosité de ce qui est écrit dans le journal ou dit à la radio. Le journaliste ne rapporte que ce qu'il voit, devine ou entend dire. Généralement, il fausse à peu près tout, parce qu'il ne comprend pas toujours, qu'il n'a pas le temps de vérifier, qu'il a des idées préconçues ou que, pour lui, rien n'est intéressant qui n'étonne. Pour lui, le *scoop* est une nécessité. Or, est *scoop* tout ce qui attire l'attention ou est scabreux; la vertu ou la raison n'ayant place que dans les éloges funèbres, comme le romancier est convaincu qu'on n'écrit pas de bon roman avec de beaux sentiments. L'éloge de la vertu est généralement fait par des gens qui en ont peu ou qui croient qu'elle doit être l'apanage des autres.

Mais qu'est-ce que tout cela vient faire dans ce grand salon de l'Excelsior, aux tapis splendides et à l'écritoire sans mystère ni joliesse? À côté, il y a une bouteille d'encre: signe évident que, dans la maison, les traditions subsistent. Ce qui me permet une fois de plus de faire valoir ma connaissance de l'italien en disant: une *botiglia d'incioistro*, sans pouvoir ajouter *e un pipeta*, puisqu'il n'y a ni pipette, ni compte-goutte. J'ai déjà noté que c'était là le plus clair de mes connaissances en linguistique italienne.



Nous sommes allés déjeuner avec des amis canadiens au « Hassler », bel hôtel situé à deux pas de l'Église de la Trinité du Mont et du couvent des Dames du Sacré-Cœur, à deux pas aussi de la Villa Médicis propriété du gouvernement français. C'est là que venaient jusqu'ici les grands prix de Rome en peinture, en architecture et en musique. Si j'ai bien compris, on n'y dirigera plus les architectes. On veut les rapprocher d'une conception plus précise, plus pratique, plus près des besoins de la ville. On ne veut plus seulement de grands ensembles architecturaux, qui étaient autrefois la marque d'un esprit cultivé. On ne veut plus de construction d'apparat, mais avant tout des immeubles collant à la réalité, fonctionnels, c'est-à-dire tenant compte d'abord des

besoins individuels. Autrefois, on accordait beaucoup d'importance aux pièces de réception et peu à celles où l'on vivait. Le coût ne comptait guère. Chose lamentable, on logeait mal des locaux servant à l'instruction et, bien, ceux qui étaient destinés à l'apparat. La réputation d'un grand seigneur était fonction du luxe de ses salons, tandis que maintenant, les pièces de séjour reçoivent plus d'attention que les autres, tant il est vrai que ce qui compte ce n'est pas tant recevoir que vivre chez soit avec agrément.

Je n'ai pu convaincre le gardien de la Villa Médicis de me laisser entrer dans les jardins. On ne les visite que le mercredi. Nous serons loin alors, lui ai-je dit. Cela n'a pas attendri le cerbère jeune et convaincu que son devoir est d'empêcher les barbares et les ignares de troubler le repos des intellectuels. Il y a quelques années, le gardien m'avait laissé entrer moyennant 500 livres. Je lui avais fait valoir que mes ancêtres étaient français au XVIIIe siècle; ce à quoi il avait répondu: « Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que c'est bien loin. » Cinq cents livres étaient venus à bout d'une résistance farouche. Je n'ai pas osé cette fois faire valoir le même argument. Je dus me contenter de saluer le monument élevé à la mémoire de Chateaubriand à l'extérieur des murs sous de splendides pins parasols. À dessein, j'ai voulu oublier tout le mal qu'en dit le professeur Guillemain, précis comme un chirurgien qui débride un abcès.

149

Je suis revenu un peu désappointé, en donnant tout à coup contre une dame qui sortait d'un petit magasin où l'on vendait des cravates et des gants. Pour elle, une partie agréable du voyage, c'est d'acheter des cadeaux pour ses enfants. Elle les choisit comme elle le ferait pour elle. Son plaisir est encore augmenté par la joie de ses brus: ces belles filles curieuses, ravies et qui ne se font pas prier pour exprimer leur joie au retour, devant l'étalage des derniers achats. Les femmes ont des occasions de se défouler que je leur envie.



Les *Nouvelles littéraires* consacrent, dans leur dernier numéro, un article à Napoléon I^{er} à l'occasion de son 200^e anniversaire de naissance. Il semble que le sujet soit inépuisable. La *Revue de Paris* a donné trois articles sur lui récemment. L'un sur sa famille, un autre sur ses origines toscanes et un autre sur l'expédition d'Égypte. Dans son dernier livre sur *Monplaisir en histoire*, Paul Morand a un chapitre

étincelant sur l'extraordinaire besoin d'agir, et vite, qui harcelait Napoléon. Tout chez lui était fait rapidement: campagnes militaires qui le transportaient dans toute l'Europe, amours qu'il expédiait en vitesse, après avoir satisfait son goût de la femme, faveurs, titres, argent qu'il lançait à la tête de chacun sans qu'on lui en sût gré. C'était le mouvement perpétuel, note Morand, dans cette langue à fascètes qui me plaît. Quand l'Empereur dut s'arrêter, il fut affreusement malheureux.

150

J'aime Morand parce qu'il est d'une époque révolue, mais brillante. Il a une écriture vivante, qui aime le raccourci. En quelques mots, il souligne une pensée, une situation que d'autres auraient présentées médiocrement ou sans éclat. Et dire qu'on lui a fait faire le pied de grue à la porte de l'Académie Française parce qu'il avait plu à de Gaulle qu'il en fût ainsi. Il a du y avoir entre eux une histoire du temps de guerre, que de Gaulle n'oubliait pas. Y a-t-il entre la volte-face du général, la libération de Salan, l'accord du général Massue et les événements de mai 1968 un lien quelconque à établir ? De loin, il semble qu'il y en ait eu un. Mais il est si facile de se tromper dans ce domaine de la politique où tout a une cause et des effets immédiats ou lointains.

Morand parle aussi d'un petit Juif du nom de Louis Goldsmith, chargé par Talleyrand d'écrire un journal en anglais, à Paris. La feuille était ensuite expédiée à Londres. Goldsmith était censé être l'intermédiaire entre Napoléon et les Anglais. Plus tard, par une série de jeux de passe-passe et d'équilibre, Goldsmith devint l'avocat-conseil de l'ambassade d'Angleterre à Paris et sa fille épousa un lord anglais. Comme quoi, ainsi qu'en balistique, ce n'est pas le point de départ qui compte autant que le point d'arrivée.

De mon côté, j'ai demandé à mon collègue, Séraphin Marion, de me laisser reproduire le chapitre d'un de ses livres qu'il a consacré à la réaction des journaux canadiens à l'époque napoléonienne. Je crois que ce sera intéressant à l'occasion de l'anniversaire de l'Empereur.



Hier, Vendredi Saint, il faisait un temps affreux. La seule consolation, c'est que cette pluie est bonne pour la végétation. Les arbres ont des feuilles à peine ouvertes. Et dire que nous étions venus chercher ici le soleil, les fleurs, les feuilles. Nos amis, les ont trouvés en Sicile, d'où ils arrivent. Pour l'instant, je secoue la mascotte, ce qui générale-

ment suffit pour ramener le beau temps. Sinon, il faudra la menacer de renvoi à son foyer et à ses feux: vestale du Nouveau Monde.

Nous sommes allés en fin d'après-midi à la cérémonie du Samedi Saint à Saint-Pierre de Rome, munis d'un sauf-conduit. Dans notre candeur naïve, nous croyions être parmi les « happy few » admis en la présence du Pape. Nous étions au milieu des 50,000 personnes réunies dans les tribunes entourant l'endroit où le Pape était assis, entouré de dignitaires, à côté du grand autel surmonté du baldaquin aux colonnes torses. À un moment donné, on nous permit d'entrer dans une tribune aux bancs de bois. De là, nous voyions un peu mieux le Souverain Pontife. Dire que la cérémonie porte à la piété serait mentir, tant elle s'accompagne d'allées et venues et de petites choses sans intérêt qui distraient l'attention. J'aurais préféré la même liturgie dans une petite église et les mêmes litanies et lamentations sous une nef moins somptueuse. J'ai sans doute mauvais esprit, car je n'aime guère l'immense et splendide basilique. Au point qu'à un moment donné, je ne songeais plus qu'à m'en aller; ce qui présentait un problème d'espace, de compression et d'insistance. Grâce à la personne qui me précédait, l'opération se fit assez facilement, malgré quelques regards furieux et quelques orteils écrasés. Dévotieusement, je baissais les yeux, tandis que G.B.P., toujours polie, distribuait les sourires et les excuses en toutes les langues qui lui venaient à l'esprit.

151

Ce matin, dimanche de Pâques, la température s'est mise au beau, sinon fixe, du moins suffisamment pour permettre que la messe ait lieu dans la cour d'honneur, entre les bras immenses de la colonnade, où le Bernin a mis le sens de la dignité et de la grandeur qu'il avait.

Munis, encore une fois, d'un laisser-passer qui devait nous ouvrir les portes, nous fûmes simplement parqués entre les clôtures où nous retrouvâmes le barbichu que j'avais remarqué hier soir, parmi les hommes de bonne volonté, chargés de faire régner l'ordre à l'aide de leur sourire, leur bonne humeur et leur queue de pie taillée pour un plus gros, un plus maigre ou un plus grand selon le cas.

Une foule fantastique remplissait la place. Elle acclama « El Papa » lorsqu'il apparut au balcon qui la surplombe, après la messe dite par lui avec la liturgie d'autrefois.

G.B.P. a lu quelque part que le Pape a déclaré que Pâques, cette année, était pour lui une fête assez triste parce qu'elle s'accompagne

d'une recrudescence d'impiété. L'attitude des fidèles devant son opposition à la pilule et la réaction de ses prêtres devant la question du célibat le rendent aussi affreusement malheureux. Je le comprends, car il y a là un triple problème très grave, qui lui fait voir combien ses ouailles se refusent à partager ses vues. D'autres papes ont eu des difficultés matérielles très sérieuses, mais, dans le domaine spirituel, l'aspect moral et religieux est plus grave en ce moment parce qu'il pose une responsabilité très lourde à porter.

152



Je suis allé à nouveau du côté de la Villa Médicis et du Pincio cet après-midi. Comme je le prévoyais, la pluie chaude d'hier a fait sortir les feuilles. Ici et là, dans les endroits abrités, il y a des fleurs. Quel charme possèdent ce parc, ces jardins et leurs fontaines !

Partout dans Rome, il y a des fontaines. Certaines sont très simples. D'autres plus élaborées, d'autres monumentales. Elles sont fameuses dans le monde entier, autant par leurs formes et leur grâce que par leur musique. Jeudi, nous sommes allés manger dans un petit restaurant qui donne sur la Fontana di Trevi. Plus tard, en me promenant, je suis passé devant celle qui surplombe la Piazza del popolo, puis j'ai vu celle du Tritone et, auparavant, celle de la Piazza della Republica. Pourquoi faut-il que dans notre pays, où l'eau abonde, il y ait si peu de ces fontaines gracieuses et chantantes ? Il est lamentable que, sous le prétexte que l'hiver est long, il faille se priver de ces jeux d'eau, charmants, d'une musique si agréable et d'un tel effet décoratif. Un simple mascarón, un poisson (gougeon, carpe ou saumon stylisé), un triton ou un signe non figuratif quelconque pourraient apporter un élément de décoration auquel on attache tant d'importance en Europe.



Quand, aussi, à l'Université rappellera-t-on par des plaques, des bustes ou des monuments l'œuvre de ceux qui ont contribué à la faire ? En agissant ainsi, on humaniserait des immeubles qui sont froids, et qui en appellent aussi peu que possible à l'homme et à ses sentiments. La même remarque s'applique à tout ce qui est bâtiment public.

Déjà un premier pas a été fait à l'Université de Montréal avec le monument à Édouard Montpetit. On nous a reproché de l'avoir fait

ressemblant. Nous n'avons pas voulu qu'on rappelle son souvenir par un quelconque symbole.



10 avril, Florence

Enfin, il fait beau, avec un ciel d'un bleu qu'aurait aimé Fra Angelico. Nous sommes allés lui rendre visite dans ce couvent de San Marco, dont les cellules sont décorées de fresques faites par lui ou par ses élèves. La plus belle partie du musée est celle où l'on a réuni ses seules œuvres, dans des cadres dorés qui en font valoir les tons chauds. Avant de sortir, nous nous sommes arrêtés dans une des cellules occupée par Savonarole, ce moine du début de la Renaissance, qui en avait contre les arts, les artistes et les poètes. Un jour, il fit faire de leurs œuvres une grande flambée sur la place de la Signoria. Un an après, il montait lui-même sur le bûcher dressé au centre de la place. J'ai cherché sur ses traits cette rudesse, ce terrible sérieux, cet excès dans la dévotion que je retrouverai, je crois, en Monseigneur Ignace Bourget pour expliquer ce qu'il a été dans le mouvement libertaire qui, à Montréal, a voulu ébranler les colonnes du temple. Ce ne fut qu'un feu de paille qu'éteignit rudement Ignace Bourget, ultramontain convaincu des erreurs des autres et prêt à stigmatiser, au nom du Christ, tous les mal pensants de l'Institut canadien. Parmi eux, il y avait Wilfrid Laurier, jeune avocat sorti de McGill et qui, pendant un an, fut vice-président de l'Institut. Chose bien amusante, Square Dominion, l'un du haut de son socle admoneste encore ses ouailles, bras levés à la manière d'un prélat du XVIII^e siècle, qui tonne contre l'alcoolisme et l'incrédulité; l'autre bien droit, sanglé dans sa redingote, est digne comme on pouvait l'être à l'époque de Victoria. Brunet, son auteur, l'a voulu ainsi. Dans sa simplicité, la statue est une étape dans la sculpture au Canada. A-t-on voulu opposer deux hommes, deux milieux, deux modes de penser bien différents, en mettant les monuments l'un presque devant l'autre? Ou est-ce le hasard qui a fait qu'il en soit ainsi? Il faut dire que souvent il fait bien les choses.

153

Sir John A. MacDonald est aussi dans ce quadrilatère qui réunit ce que Montréal a symboliquement de plus puissant: chemins de fer, clergé et société d'assurances d'où émane en grande partie l'influence dominante au Canada.



Je suis bien loin de Savonarole, mais aussi des Médecis, des Pitti et des Sforza, qui ont fait de la ville ce qu'elle est: un des centres artistiques les plus extraordinaires de la Renaissance. C'est au palais Pitti ce matin que nous sommes allés chercher le souvenir de Marie de Médicis qui, à Paris, s'entoura de gens douteux (Italiens comme elle). Louis XIII s'en débarrassa un jour; mais ils avaient lourdement pesé sur la jeunesse de sa mère et sur l'atmosphère de la Cour.

154 Dans le musée qui occupe une des ailes du palais Pitti, il y a d'extraordinaires toiles, mais en tel nombre qu'on en sort sans presque aucun autre souvenir que celui de grands noms. J'ai infiniment mieux aimé la salle du musée St-Marc où les Fra Angelico sont si admirablement mis en valeur, comme aussi les collections de la galerie des Offices.



Nous avons rencontré les R., hier soir, dans un petit restaurant de la place de la Signoria. Il y a bien longtemps, ils ont vécu à Montréal. Ils ont été attachés au Collège Stanislas, puis à l'Université de Montréal. Tous deux sont des physiciens connus, qui assistent en ce moment à un congrès de savants Européens, qui se tient à la Signoria. Que de souvenirs communs nous avons évoqués à propos de leur séjour au Canada. Venus avec peu de dollars et à peu près aucun vêtement après la guerre, ils se sont installés tant bien que mal. Nous avons ri avec eux du séjour dans les Laurentides, qu'ils ont fait avec les X. Chaque famille avait cinq enfants et pas d'argent. Dans la ferme abandonnée où ils habitaient, il n'y avait pas de meubles, rien qu'un toit. Il faut être bien jeune pour passer à travers cela et n'en pas trop souffrir. Ils ont gardé un souvenir merveilleux de ces années d'aventure.

Nous avons causé de choses et d'autres et, en particulier, de l'évolution des esprits dans le milieu de l'enseignement. Lui me disait qu'un de ses amis canadiens lui avait affirmé que le défaut principal du nouveau régime était le petit nombre de maîtres bien formés. Je suis de cet avis également, mais je crois qu'avant de juger, il faut tenir compte de la formidable poussée des jeunes qui forcent à aller au plus pressé. Il n'en reste pas moins qu'on ne peut bien apprendre que si l'on a de bons maîtres, quel que soit le programme. Or, l'absence de tra-

dition et la formation incomplète des professeurs semblent être le problème le plus grave en ce moment.



Ce matin, visite à la chapelle des Médicis: ces grands seigneurs de Florence, qui ont été d'abord des banquiers puissants. C'est, je pense, à Florence qu'il faut venir pour voir la force que représente l'argent bien employé. Les Médicis ne se sont pas contentés d'être des financiers, ils ont joué un rôle considérable dans la politique, puis dans les arts en accueillant ce que l'époque a compté de plus grand parmi les artistes. C'est ainsi qu'ils ont donné l'occasion à des gens pauvres, mais admirablement doués, de produire des œuvres qui maintenant attirent les foules.

155

Chez nous, le clergé a longtemps joué le rôle de mécène, mais depuis un demi-siècle, il a préféré donner ses commandes à de quelconques barbouilleurs italiens. L'État a aussi donné l'occasion à quelques artistes de produire. Ici et là aussi un effort a été fait, tel celui qui a donné lieu à de grandes fresques dans le métro ou dans certains immeubles comme celui d'Hydro-Québec, de la Faculté des sciences sociales à l'Université de Montréal, du *Montreal Star*. Certaines banques ont accumulé des collections d'objets d'art dont la valeur s'est accrue considérablement, des hommes d'affaires ont acquis de nombreuses toiles. Mais personne n'a pratiqué le mécénat intégral si l'on peut dire, c'est-à-dire celui qui permet à des artistes de vivre en paix, en ne pensant qu'à leur art. Si l'on a chargé des artistes d'enseigner, il semble que, presque toujours, l'on ait tué en eux ce besoin, cette frénésie de créer qu'on trouve chez les peintres, sculpteurs et artistes dont les œuvres ont admirablement résisté au temps.

Venise, 12 avril

Aujourd'hui, il pleut. Il fait froid. J'ai acheté chez un libraire de la Calle 22 Marzo, la *Sérénissime République de Venise* d'Auguste Bailly, parue à Paris chez Fayard au lendemain de la libération. J'aime les études de Bailly, qui sont dans la tradition des historiens français, pour qui compte davantage la synthèse que l'étude du détail. Ce que je reproche à certains de nos historiens, c'est d'être incapable de s'élever au-dessus des petits faits qu'ils accumulent. Je sais que la synthèse est dangereuse et qu'elle expose à des généralisations sans valeur. Mais

comme sa conception me plaît ! Je la retrouve chez Auguste Bailly. Je retrouve aussi, à Venise, le souvenir de mes cours sur l'histoire du commerce donnés aux HEC à partir de 1925. Avec l'optimisme ordinaire des jeunes, j'avais accepté, à quinze jours d'avis, d'enseigner un sujet peu connu auquel me préparaient mes seules lectures et curiosités. On n'en était pas encore à demander au professeur de connaître la matière qu'il enseignait. Heureux ou malheureux temps que celui où le maître apprenait le sujet au fur et à mesure qu'il le traitait: heureux temps pour lui tout au moins. De vieux amis rappellent avec amusement le cas d'un de leurs amis belges, excellent chanteur, mais qui pour vivre enseignait tous les instruments: de la flûte à la trompette. Il avait un élève pour la flûte, si je me rappelle bien. Il poussait l'honnêteté jusqu'à être une leçon en avance sur lui. Pris de court, je ne pouvais en faire autant. La première année, je terminais ma leçon à huit heures et je la donnais à huit heures et demie. Je continuai ainsi pendant trois ou quatre ans, jusqu'au moment où j'optai pour l'assurance; ce qui était davantage dans mes cordes. Ce fut le début d'une longue carrière d'enseignant à temps partiel, qui se poursuivit jusqu'en 1966, moment où je renonçai à l'enseignement, puisque j'avais atteint la limite d'âge, que j'avais contribué à fixer à 65 ans.



Je n'ai jamais tant compris l'importance du négoce et surtout du commerce avec l'étranger que durant cette visite à Florence et à Venise: Florence banquier de la Renaissance et Venise qui servait de lien entre l'Orient et l'Europe. Ses navires transportaient à travers la Méditerranée les soies, les épices et les métaux précieux qu'ils allaient chercher à Constantinople et dans les ports du Proche-Orient. Ce qui me frappe davantage dans ces deux villes, c'est combien ces richesses accumulées ont permis à l'Église et aux grands de l'époque de s'entourer d'artistes qui ont laissé leur marque partout. C'est ce que la jeune génération ne comprend pas. Elle ne pense qu'à se tourner vers l'État, en ne se rendant pas compte que celui-ci ne peut pas tout, qu'il ne peut pas faire ce que l'individu a fait pendant si longtemps en Italie, par exemple. De nos jours, l'État donne des commandes, mais parcimonieusement et, assez souvent, à ses amis: ce qui n'est pas toujours le moyen d'obtenir la meilleure qualité de production. Quand on pense que, pour choisir l'architecte d'un grand immeuble récemment, il a fallu se demander s'il était du parti. On a refusé à un autre la présidence

d'une grande entreprise parce qu'il n'était pas du bon bord. Tout cela se faisait sans doute aussi dans les temps anciens. D'un autre côté, le fait que Michel-Ange fût un pédéraste n'a pas empêché le Pape de le faire travailler et de lui permettre de produire ses plus belles œuvres.

Le grand ennui de notre société, c'est qu'elle est politisée à l'extrême. A tel point qu'avant de faire quoi que ce soit dans un domaine relevant de l'État, il faut se demander souvent dans quelle mesure le parti va approuver le choix du candidat. Cela est vrai, je le crains, de tous les groupes politiques.

157



Nous sommes allés à la grand-messe à San Marco ce matin, 13 avril. Quel cadre extraordinaire, avec ses splendides mosaïques. J'ai été ravi par la cérémonie qui m'a ramené à l'époque où, élève des Jésuites au Collège Sainte-Marie, j'assistais à l'office du dimanche. Même cérémonie très belle, même mise en scène, même credo triomphant, même défilé de prêtres en surplis. La seule différence, ce sont les soutanes et les calottes rouges des chanoines et autres dignitaires qui, dans le chœur, apportent une note de couleur au spectacle. X a raison, je crois, de dire que la nouvelle liturgie a enlevé aux cérémonies de l'Église le charme des grandes mises en scène. En y renonçant un peu partout, l'Église croit se rapprocher des gens. Elle s'en éloigne peut-être davantage par l'absence de faste ou la simplicité de la cérémonie. La participation des ouailles est une chose excellente en soi, mais dans quelle mesure réussit-elle à maintenir l'état d'esprit d'autrefois, qui avait sa valeur puisqu'il y entraînait une part de respect admiratif et de mystère.

Quelle différence il y a entre l'intérieur et l'extérieur de San Marco. Autant l'intérieur donne une impression vaste, autant l'extérieur me déplaît par cette accumulation de choses, même très belles, qu'on y trouve. Je me suis fait traité de barbare, sinon d'ignare, pour oser dire une chose pareille.

Par contre, à l'intérieur, quel goût dans la richesse des formes et de la décoration. Il y a à droite du chœur une vierge en pierre très simple, très belle. J'aurais voulu en rapporter la photo. Malheureusement, je n'ai pu la trouver nulle part. Elle tient dans ses bras le bambino, ce qui lui demande un effort de la hanche, admirablement rendu par l'artiste. Qu'on est loin de cette Vierge que m'a faite ce

sculpteur sur bois qui habite Sainte-Adèle ! Ce qu'il a présenté, c'est une bonne paysanne, chaussée de lourds godillots. Et cependant, je lui avais demandé de s'inspirer d'une vierge du XI^e siècle, que j'avais vue dans un album consacré à la sculpture du Moyen-Âge. Il n'a rien compris. Il m'a simplement fait une vierge-bonne-femme qui se lève tôt le matin pour assister à la messe dans une église sans beauté. J'ai gardé la statuette quand même, tant elle me paraît correspondre, malgré tout, au cadre paysan que j'ai voulu à Sainte-Adèle et au goût fruste de son auteur.

158

Et cependant, il a fait pour l'église de Sainte-Adèle en Bas une bien jolie sculpture du Christ-Roi, stylisée, dépouillée, très simple et qui fait bien sur le mur revêtu de torchis blanc.



À l'entrée de la salle à manger, à l'Hôtel Bauer-Grunwald, il y a deux nègres en bois polychrome, qui portent un flambeau. Cela me rappelle ceux que mon grand-père avait rapportés de Venise, au cours d'un voyage qu'il fit à la fin du siècle dernier. Les siens étaient assez frustes; ceux de l'Hôtel sont magnifiques.

Grand-père était venu en Europe, probablement vers 1894, alors qu'il était président de la Chambre de Commerce de Montréal. Il était aussi marchand de bois. Et peut-être était-il alors député, avant que tout s'écroulât comme un château de cartes.¹ Sa fortune y passa, sauf une petite maison située rue Laurier, entre la rue Saint-Denis et le boulevard St-Laurent. C'est tout ce qui lui resta, quand ses adversaires politiques se chargèrent de liquider ses biens en vitesse. Mon père m'a dit que si l'on n'avait pas agi vindicativement, si on avait pris le temps de vendre à bon escient, on aurait indemnisé les créanciers et laissé au grand-père une somme substantielle. Malheureusement pour lui, en virant capot, c'est-à-dire en passant du parti libéral au parti conservateur, après le scandale Mercier, grand-père avait commis une imprudence qui se payait très cher à l'époque. Ses anciens amis se rappelaient sa volte-face politique. Or, ce sont eux qui avaient été chargés

¹ Marie Derome m'a envoyé récemment un livre de biographies trouvé dans la bibliothèque de son père, après sa mort. J'y ai trouvé la trace du grand-père, qui commença sa vie active comme charpentier et l'aurait terminé dans la peau d'un riche propriétaire foncier si, dans l'intervalle, il n'y avait eu sa pénible mésaventure politique.

par les créanciers de régler leurs comptes. Ils le firent sans aucune indulgence, avec la dureté des clerks ou des politiciens quand ils châtient un des leurs.



Après le déjeuner, Germaine et moi sommes allés visiter le palais des Doges. Ce que l'on nous en montre rappelle la puissance de Venise: Sénat, Salle des Dix, Grande salle du Conseil sont des pièces immenses, décorées de fresques magnifiques. Les plafonds sont lourdement chargés d'or, de peintures et d'allégories. Ces pièces sont très décoratives et impressionnantes. On voit très bien les édiles, en grand apparat, entourant le Doge au cours d'une réception donnée en l'honneur des représentants d'un pays étranger. À côté, il y a, il est vrai, les cellules où l'on enfermait les ennemis du régime: sortes de fosses obscures et humides, où il ne faisait pas bon vivre.

159

Toute cette munificence était possible à une époque où Venise avait mis la main sur la plus grande partie du commerce méditerranéen. Même si elle était battue en échec par Gênes à certains moments, sa puissance était prodigieuse. Elle diminua, puis s'écroula le jour où la Ville refusa de faire comme les armateurs portugais, poussés par Henri le Navigateur. Elle ne voulut pas envoyer ses bateaux doubler le Cap de Bonne-Espérance. Ce fut graduellement la fin de son quasi monopole: les autres allant directement aux sources d'approvisionnement et ramenant leurs bateaux chargés de soieries, de sel, d'épices, de pierreries et de marchandises diverses et rares, sans avoir à emprunter partiellement la coûteuse voie terrestre.

Malgré tout, Venise resta prestigieuse jusqu'au moment où Napoléon s'en empara, comme il avait fait pour l'Italie du Nord. Elle n'a repris son prestige — sentimental cette fois — qu'au xx^e siècle auprès des esprits romanesques et des jeunes mariés pour qui un voyage de noces était impensable sans gondoles, sans chants sentimentaux rendus par des ténors aux voix perçantes. Les agences de voyages ont fait le reste au xx^e siècle. Qu'il doit y faire beau quand le temps est au beau. Mais qu'il y fait désagréable quand il pleut et quand le vent souffle à la neige, comme aujourd'hui !

Si les îles communiquent les unes avec les autres par des pontons, le transport se fait surtout par vaporetto: sorte de bateau-mouche qui parcourt le grand Canal en arrêtant ici et là comme un

autobus. Ainsi, pour aller à Murano hier après-midi, il y a eu une vingtaine d'arrêts. Il y a aussi ces gondoles que dirigent à leur manière particulière les gondoliers à chapeau de paille entouré d'un ruban rouge. Il y a enfin les canots automobiles, puissants, luxueux et aux tarifs élevés. Le transport des marchandises se fait dans des barques à moteur.

Le vaporetto m'a amené hier matin à l'île San Giorgio, où se trouvent un couvent de bénédictins et une école navale pour fils de pêcheurs ou de marins morts en mer. L'endroit est ravissant avec ses jardins, sa vue sur la place Saint-Marc et les peintures du Tintoret dans l'Église. J'ai rapporté un dépliant. Il indique bien que nous ne sommes pas les seuls à avoir des problèmes de traduction. On annonce par exemple:

que San Giorgio est :

« un raccourci du cloître palladien

« un coin du jardin interne

« une partielle panoramique de Venise et du clocher de Saint-Georges ».

Autant de mots français, mais qui, en français, ne se groupent pas ainsi.



Vers Milan

Le trajet de Venise à Milan est peut-être le plus intéressant depuis le départ. La campagne est riche, les établissements agricoles sont importants. Leur architecture est simple et belle, avec souvent des bâtiments aux arcs bien composés, groupés autour d'une maison centrale. Aux alentours, il y a des champs où déjà pousse la végétation. Il y a des vignobles et des arbres en fleur: blancs, roses ou rouges. Et souvent de grandes allées d'arbres: peupliers dont les feuilles naissantes sont brunes avec des teintes d'automne, avant que la feuille ne crève le bourgeon.

Soudain, on entre à Milan. On a l'impression de quitter un monde ancien, paisible. On change de siècle. Autant à Padoue et à Vérone, on vit en pleine Renaissance et on est heureux de l'être, autant à Milan, on se sent bousculé. C'est la grande ville où tout a été éventré, bouleversé pour faire place à des rues larges, sans mystère, qui accueillent une circulation intense de gens pressés, tandis qu'à

Padoue, c'est Saint-Antoine qui reçoit les pèlerins (avec tout ce que cela veut dire de petites et laides boutiques, de vente d'objets pieux ou inutiles) et les touristes. C'est la manne quotidienne qui fait vivre les petites gens, les petits métiers, les taxis, les hôtels et les fournisseurs de tous genres. Il y a aussi — chose exquise — les admirables fresques de Giotto, dont les bleus n'ont jamais pu être reconstitués.

À Vérone, nous sommes allés voir le balcon de Juliette. Quelle désolation ou quelle ironie qu'on n'ait pu retrouver la trace de Roméo. Ainsi Shakespeare et d'autres ont peut-être inventé le drame de toute pièce. Rien ne sert mieux les auteurs que ces légendes qui, comme tous les mots historiques, ont un bien mince fond de vérité. L'important, c'est que l'auteur fasse vivre ses personnages, même s'il les crée à peu près complètement. Je ne pense pas qu'on doive lui reprocher d'agir ainsi. Tout est dans l'œuvre. Aussi pourquoi, mon ami X et quelques autres historiens, à la recherche de la vérité il est vrai, reprochent-ils à l'abbé Lionel Groulx d'avoir créé la légende de Dollard des Ormeaux, sauvant la Colonie en s'attaquant aux Iroquois près de Carillon. Le fait est réel. Pourquoi veut-on faire de Dollard des Ormeaux un simple mercanti se battant pour mettre la main sur un butin ? Il a contribué à sauver la Colonie, terriblement exposée aux attaques iroquoises. Pourquoi ne le constate-t-on pas tout simplement si on ne veut pas reconnaître un héros en lui ? Que Roméo ait ou n'ait pas existé à Vérone, cela compte bien peu. Ce qui est important, c'est que Shakespeare et d'autres aient tiré un merveilleux souvenir de ses amours avec Juliette. De même, ce qui importe c'est que Dollard des Ormeaux soit devenu un héros national. Il en faut pour soutenir la foi des gens en eux. Trop d'écrivains tentent de démolir les gloires nationales. La foi en son pays, en son passé, en son rôle n'est-elle pas la raison essentielle d'un nationalisme raisonnable ? Si on démolit tout cela, il ne reste plus aucun motif valable de rester ce que l'on est. Pourquoi vouloir priver Jeanne d'Arc du halo de sainteté qui l'a immortalisée ?

Si l'on accepte de tout nier, il faut aussi tout démolir ce que l'on vient chercher en Europe, c'est-à-dire l'explication par les faits, par le souvenir, de ces villes, de ces régions, de ces pays qui sont intéressants par ce qu'ils ont d'individuel, de différent. Quand donc comprendra-t-on tout cela dans notre province, où on ne peut attirer l'étranger que par ce qu'on lui offre de nouveau, de frais, d'inhabituel pour lui ? La nature ne suffit pas; il y a ce qu'on en a fait ou ce qu'on en tire. Ce n'est assurément pas par ces affiches laides, ces noms stu-

pides, ces constructions affreuses qu'on pourra attirer les gens de l'extérieur et les retenir, comme on le fait en Europe, où les vieux cadres permettent de mieux rêver aux gens qui y ont vécu.



162

À Visenza, nous avons vu cet extraordinaire théâtre antique, où l'on joue des pièces italiennes, anglaises et françaises. Jovet, Gérard Philippe, Villard y sont venus, comme aussi Lawrence Olivier. Quel admirable cadre pour les grandes pièces du Répertoire. On y a bâti des décors, toujours les mêmes, qui donnent une extraordinaire impression de distance, de recul. On ne voit pas, cependant, Ti-Coq ou les pièces de Françoise Loranger dans ce cadre antique. Pas plus que les pièces où le public a sa place et joue son rôle propre: sorte de défoulement qui n'a d'intérêt que par ce qu'il indique de timidité vaincue, de complexes mâtés. Cette participation tient, semble-t-il, plus de l'exercice psychiatrique ou de la clinique psychologique que du théâtre même, où tout est factice, idées préconçues et conventions. Celui-ci est en effet quelque chose d'arrêté, de prévu, où seuls comptent les idées, le point de vue de l'auteur. À tel point que de grands acteurs sont souvent de bien piètres créateurs. Je pense que l'exemple le plus curieux de tout cela nous a été donné récemment par Pierre Brasseur à la télévision. Invité par Radio-Canada, il a rappelé ses propres souvenirs; il a été lamentable. Autant il est excellent interprète des idées des autres, autant il a peu d'idées propres. Il hésite ou affirme avec le même manque de naturel. Il bute devant l'obstacle. Il cherche à faire de l'esprit, sans y parvenir. Bref, il se conduit comme un vulgaire cabotin, quand on ne lui demande pas d'exprimer la pensée des autres.



Visite cet après-midi à Milan d'un ancien couvent de dominicains. Dans le réfectoire, il y a l'admirable *Dernière Cène* de Léonard de Vinci. Avec une autre fresque — celle-là de Montorfano — c'est à peu près tout ce qui reste d'une aile qui a été détruite en 1943, au cours de la guerre. On est parvenu à conserver les deux fresques avec des sacs de sable qui ont permis d'empêcher que tout ne s'écroule avant qu'on puisse réparer.

En revenant, je songeais à nos pères dominicains. Ils ont construit un monastère près d'Outremont sur le chemin Ste-Catherine. Quelle pitié de penser que si leur architecte leur a élevé une grande maison

solide, avec tout le confort moderne, à peu près rien n'a été prévu pour le plaisir des yeux. Ce serait à eux, me semble-t-il, d'insister pour que, sur certains murs, il y ait des œuvres d'art rappelant leur héritage intellectuel. Au Canada, dans certains milieux religieux, il semble que l'on soit prêt à dépenser beaucoup pour avoir des bains solides et bien installés, un circuit électrique impeccable, des *pissotières* à l'abri de tous les acides contenus dans l'urine des bons pères. Mais, malheureusement, personne ne veut d'une tapisserie, d'un tableau, d'une sculpture rappelant les fondateurs de l'Ordre, un grand événement auquel ils ont été mêlés au Canada ou des textes anciens gravés sur la pierre ou dans le bronze. À l'église de Notre-Dame de Grâce, les bons pères ont été touchés par la grâce, semble-t-il. Pour eux, on a supprimé des plafonds ces barbouillages en bleu et rose dont les curés antérieurs avaient garni la voûte. On n'a gardé qu'une toile — celle-là intéressante parce qu'elle rappelle un bon peintre: ce père Couturier qui a tenté de jouer un rôle parmi nos gens, durant son passage au Canada. J'ai rappelé ailleurs comme il nous avait secoué d'importance — nous les parents — qui ne voulions pas reconnaître les qualités de fraîcheur dans les toiles de nos enfants exposées sur les murs de l'École du Meuble.

Partout en Europe, on trouve les traces d'une culture étonnante dans les églises et les monastères du Moyen-Âge. Pourquoi? Sans doute parce qu'on avait l'intelligence de faire travailler des gens pour qui l'occasion est le premier facteur de production. Je sais que nos artistes coûtent cher. Mais pourquoi est-on prêt à payer n'importe quel prix pour la plomberie, le terrazo et le ciment pourvu qu'on suive les modèles courants et pourquoi hésite-t-on quand il s'agit de donner aux matériaux une forme plus recherchée, tenant plus de l'artisanat que de la fabrication en série? C'est cela la culture. Pourquoi faut-il qu'on ait perdu le sens du Beau presque entièrement en accédant à l'Instruction? L'un n'empêche pas l'autre. Il en est le complément. On pourrait y parvenir facilement si on confiait la construction à des gens connaissant l'art de bâtir harmonieusement et si on les laissait faire. Il faudrait leur demander cependant de ne pas chercher le Beau dans l'Étrange ou le Bizarre.

Ce qui attire dans l'architecture européenne, ce n'est pas le matériau lui-même, mais l'usage que des gens de goût en ont fait. À tel point que l'œuvre d'art vient s'ajouter harmonieusement aux lignes

architecturales. Une société ne peut être vraiment civilisée si elle ignore ce double aspect des choses pour s'en tenir à la seule civilisation de l'esprit. C'est quand on aura compris cela et qu'on l'aura mis à exécution chez nous qu'on attirera l'étranger, comme on le fait en Europe. C'est à la fois un cadre que l'on crée et une bonne affaire que l'on fait puisque l'étranger cherche toujours à l'extérieur de chez lui les choses plaisantes qu'on y a faites et qu'il ne trouve pas dans son pays. Si l'on veut que cela se produise chez nous, il faut faire travailler nos gens. Il est tout aussi difficile pour nos artistes d'avoir une œuvre s'ils ne se sentent pas appuyés, que pour un musicien d'apprendre à diriger un orchestre, si on n'en met pas un à sa disposition. Autrement, il est condamné au départ à faire de l'enseignement ou de l'histoire de la musique, ce qui n'est qu'un aspect secondaire de son art. C'est ce dont se plaignait amèrement Napoléon Bourassa au siècle dernier, à une époque où l'État et le Clergé étaient les deux seules puissances en mesure de placer des commandes. S'ils le faisaient, c'était bien par-ci-monieusement et à leurs seuls amis.